

Une vie de peintre

Jacques Folch-Ribas

Volume 4, Number 19-20, January–February 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30119ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Folch-Ribas, J. (1962). Une vie de peintre. *Liberté*, 4(19-20), 3–4.

UNE VIE DE PEINTRE

C'est le mot "respect" qui me vient à l'idée, puis qui me poursuit, durant ma visite à l'oeuvre de Borduas. Un calme, une qualité rare de silence, nous sommes tous écrasés. Non par l'anecdote de l'homme, mais par l'oeuvre, et le long cheminement...

"Il était inutile d'interroger ses actes, même les plus décisifs ses affirmations, même les plus violentes. On expliquera comme on voudra ce qu'il a fait ou ce qu'il a dit, mais ce ne sera que jeu de mots si l'on ne sait pas tout oublier devant ses tableaux". Ces phrases de Robert Elie, il me semble qu'elles soient invitation au bourgeois, apeuré devant le scandale : ne vous occupez pas de tout cela, monsieur, regardez seulement, comprenez, et devant cet effort, devant cette oeuvre, pardonnez les écarts du cheval fougueux. Et puis, en y regardant de plus près, on pourrait leur trouver un sens plus subtil, et plus actuel : ne faites pas de Borduas un martyr, oubliez le Refus Global, et le courage même, et les malheurs, si dur que ce soit de ne pas garder rancune. Il y a cette rétrospective au Musée, un Musée plein, et silencieux. Il y a une vie remplie, et heureuse, — si l'on peut être heureux et artiste à la fois — malgré tout. Envions Borduas, il a fait ce qu'il a voulu. En connaissez-vous beaucoup ? Accordons-lui cette qualité : l'intelligence, à l'écouter parler, à le lire, l'intelligence de lui-même et du monde : il savait que tout se paie, une vie d'homme par de la peine, un oeuvre par le désenchantement.

"Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare"...

Il savait que tout se paie. Accordons-lui la lucidité : "*Cette oeuvre (le Refus Global) m'aura beaucoup nuï... Mais je ne regrette rien. Ce livre m'aura conduit à New York, où je me suis trouvé*". C'est simple, très beau, très lucide.

Dans la vie, il n'existe pas de bureau des Pleurs.

Il reste la peinture, l'aventure étonnante de ce peintre qui cherchait l'air et l'espace, et le soleil, comme une plante frissonne

